



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <http://louisaragon-elsatriolet.fr>

Mise en ligne par Josette Pintueles et Erwan Caulet le 4 septembre 2024

**Pour citer ce document** : Maniaci Francesca, L'«Outre-France » d'Elsa Triolet et la préfiguration d'une littérature-voyageuse : À *Tahiti* et *Le Rendez-vous des Étrangers*, dossier mis en ligne sur le site de l'Équipe de recherche interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <https://louisaragon-elsatriolet.fr/2024/09/04/de-la-russie-comme-dune-litterature-monde/>, le 4 septembre 2024.



**L'«Outre-France» d'Elsa Triolet**  
**et la préfiguration d'une littérature-voyageuse :**  
**À Tahiti et *Le Rendez-vous des Étrangers***

*Francesca Maniaci*

*Université Paris-Sorbonne*

« Le visage de mon prochain est une altérité qui ouvre l'au-delà »  
Emmanuel Lévinas

Si l'intériorité avait un pays, pour Elsa Triolet (1896-1970) ce serait la Russie. Mais, véritablement, dans son écriture ce sont — depuis les tous premiers pas de l'écrivaine<sup>1</sup> — deux pays qui y cohabitent. Lointaines et diverses, tantôt la Russie, tantôt la France, d'une manière assez différente, ont été pour l'écrivaine, des patries aimées. Moscovite de naissance, Elsa Triolet, âgée de vingt-cinq ans, déménage à Paris après s'être séparée de son mari, le limousin André Triolet. À partir de ce moment-là, Elsa Triolet, jeune Russe avec un patronyme français (qu'elle n'abandonnera pas), après avoir erré quelque temps, ne rentrera pas à Moscou pour y résider mais restera et s'installera pour toujours en France. C'était en 1928, au seuil à peine dépassé de ses trente ans, après la rencontre, dans un café de Montparnasse, avec Aragon. Dans ce duo littéraire et poétique, dans cette confidence que sont les *Œuvres Romanesques Croisées* rédigées à quatre mains avec Louis Aragon, Elsa Triolet écrit :

Je ne suis pas rentrée à Moscou. J'avais lu *Le Paysan de Paris* et parce que rien ne pouvait m'être plus proche, plus *mien*, plus *parent*, comme on dit en russe, j'ai voulu connaître l'homme qui avait écrit cela. Je t'ai rencontré et je suis restée en France<sup>2</sup>.

Ces deux pays de l'intériorité, la Russie et la France, entre éloignements, retours, et rêveries, deviendront son tout et seront essentiellement ses deux patries, humaines et géographiques en même temps. L'écriture, stimulée par les souvenirs russes et la réalité vécue, se fait alors le moteur qui lui permet d'extérioriser son riche univers et sa façon d'être ouverte, curieuse et optimiste. Ainsi Elsa Triolet peut se faire comprendre et entendre malgré le poids de son accent et même si – dans une langue étrangère, dans ce passage qui réalise la mise en mots – les pensées et les phrases dites et

---

<sup>1</sup> Par volonté maternelle, la jeune Triolet commence à étudier le français dès son plus jeune âge, avec une enseignante d'origine française, mademoiselle Dache.

<sup>2</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, tome I, Paris, Robert Laffont, 1964, p. 13-47, p. 27.



écrites risquent de prendre une tournure différente de celle qu'on avait souhaitée<sup>3</sup>, qu'on avait pensée et voulue pour exprimer des sentiments forts ; se profile alors un monde étouffé, immense et silencieux, fait de nostalgie, d'envie de vivre et d'agir, d'amertumes et de bonheurs, d'inspiration, de participation, de paroles que l'écriture seule fait surgir. L'extrait qui suit, tiré d'une page du *Rendez-Vous des Étrangers* (1956) montre bien comment l'écriture a pour celui qui s'y consacre, en l'occurrence le personnage nommé Sacha Rosenzweig, un pouvoir salvateur :

Et il se mit à écrire. Il s'adonna à l'écriture. Et c'était comme si l'univers qui depuis toujours lui refusait l'entrée, avec une grosse inscription *Only for white people*, à moins que cela ne fût *Off limits*, cet univers qui, tantôt aristocratiquement, tantôt crapuleusement, se fermait à son approche, qui le laissait dans sa solitude d'apatride, d'exilé, de déraciné, d'immigrant... voilà que cet univers mollissait, allait se donner à lui. Sacha écrivait, s'astreignant à coller à la vérité, se faisant un devoir de ne rien travestir. Il se regardait dans ce miroir qu'il polissait lui-même, et remettait entre les mains de ce personnage, son héros, qui n'était plus lui, son sort et son devenir<sup>4</sup>.

Comme l'écrit Triolet, en empruntant une partie de sa propre expérience pour un personnage fictif dont le vécu, une fois sur le papier, après une première identification, se détache de celui de son auteur et créateur (« son héros, qui n'était plus lui » mais pour quelques moments l'avait été, quand même), l'écriture devient refuge et issue de secours, moyen pour commencer et recommencer toujours et n'importe où. L'écriture permet de donner la parole à l'esprit et de surmonter la torpeur du quotidien, la littérature étant, comme la définit Tzvetan Todorov, une des voies royales conduisant à l'accomplissement de soi<sup>5</sup>. Tant pour Triolet que pour Sacha Rosenzweig, se mettre à écrire correspond à faire son entrée dans un monde accueillant et sans préjugés, ce qui n'est pas toujours le cas dans la vie quotidienne, face à un entourage insouciant de la solitude de l'étrangère. Se mettre à écrire offre la possibilité d'entreprendre un voyage dans une terre nouvelle et infinie, riche de possibilités et de permissions (étant donné qu'apparemment, jusqu'à ce moment-là, rien n'était défendu, *Off limits*). Cette ambition de raconter les cultures, de décrire le monde, sa variété et son souffle vital, de s'affirmer par le biais de sa propre plume, de chercher — en fin de compte — de donner un sens à la vie et à l'avenir, renvoie à la notion bien plus large, et même controversée, de littérature qu'on désigne sous le nom de « littérature-monde ». C'est en 1992 que l'écrivain et essayiste Michel Le Bris créa ce concept pour dire l'exigence

---

<sup>3</sup> Triolet E., *La Mise en mots*, Genève, Skira, « Les Sentiers de la création », 1969, p. 39.

<sup>4</sup> Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, Paris, Gallimard, 1956, p.74-75.

<sup>5</sup> Cf., Todorov T., *La littérature en péril*, Paris, Seuil, 1989, p. 127.



« d'une littérature aventureuse, voyageuse, ouverte sur le monde, soucieuse de le dire<sup>6</sup> », d'une littérature qui, nourrie de l'expérience du voyage et de l'exploration du monde, interroge « l'humaine condition<sup>7</sup> » afin de « reconduire chacun au plus secret de lui-même<sup>8</sup> ».

Par ailleurs, continue Le Bris en une question rhétorique : « écrire n'[est]-ce pas tenter de donner forme, visage, à l'inconnu du monde, et à l'inconnu en soi ? Écrire, n'[est]-ce pas, faisant œuvre à partir du chaos, tenter de rendre celui-ci habitable ?<sup>9</sup> ». Si l'on voulait répondre à cette interrogation posée par Le Bris dans sa contribution intitulée *Pour une littérature-monde en français*, on pourrait avancer que dans cette tentative de rendre mieux « habitable » cette intériorité riche, cette identité plurielle et ce monde sans bornes, la littérature s'impose et devient, alors, une véritable « terre de voyages », terre d'un voyage de l'âme et, naturellement, terre d'un voyage réel, d'un séjour, d'une expérience concrète déroulée dans un lieu différent de son environnement habituel. Nous avons choisi d'ancrer notre article à deux ouvrages de l'écrivaine en particulier, *À Tahiti* (1926) et *Le Rendez-vous Étrangers* (1956), parce qu'ils offrent, à notre avis, une perspective intéressante sur la manière dont la littérature peut transcender les frontières géographiques pour unir les peuples et créer des ponts entre les cultures, même quand ces dernières sont opposées l'une à l'autre. L'exploration, par le biais de ces deux écrits de Triolet, de territoires lointains, d'autres formes de pensée et d'autres modes de vie intègre la notion de littérature-monde, approche qui invite à la découverte de l'autre et à la quête de soi-même et qui cherche à embrasser l'interculturalité et la richesse des expériences humaines à travers le prisme de la littérature.

## 1. La littérature, une terre de voyages et un chemin vers l'Autre

Dans cette perspective s'inscrit le reportage de voyage intitulé *À Tahiti* dont la narration commencée dans l'île polynésienne a été achevée en France, à Montparnasse, dans une chambre de l'hôtel Istria. Ce court ouvrage, première expression d'une écriture à la recherche de soi-même, représente véritablement l'entrée en matière, comme Triolet elle-même le spécifie dans sa préface

---

<sup>6</sup> Le Bris M., « Pour une littérature-monde en français » dans *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 23-53, p. 25. Je cite un extrait assez éclairant : « Littérature-monde... J'avais lancé le mot en 1992, dans un petit volume collectif qui tentait de reprendre en sens l'effervescence entourant le festival Étonnants Voyageurs, en affirmant l'urgence d'un retour à la littérature « après des décennies de soumission aux diktats des sciences humaines, de laminage par les chars lourds de l'idéologie de déconstruction au nom du Signe-roi, ou d'abandon à ses petits émois ». Je l'avais repris l'année suivante, à l'occasion d'un numéro de la revue *Gulliver* rassemblant quelques-uns des trublions indiens, pakistanais, sri lankais, caribéens, qui bousculaient alors les lettres anglaises, numéro édité en prélude à une édition du festival Étonnants Voyageurs. Qui fut comme un feu d'artifice. Mais l'idée, avant le mot, était à l'origine même du festival, dont le sous-titre était (et reste) « Quand les écrivains redécouvrent le monde » - pour dire l'exigence, je cite, "d'une littérature aventureuse, voyageuse, ouverte sur le monde, soucieuse de le dire" ».

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 27-28.



aux *Œuvres Romanesques Croisées*<sup>10</sup>. C'est, en effet, dans une conjoncture particulière de sa vie — conjoncture qui se situe dans les années 1919-1921, aussitôt après le mariage avec André Triolet, officier de la Mission française en Russie —, qu'elle découvre ainsi la France « d'Outre-Mer », cette France du bout du monde, faite d'atolls, d'un nombre infini de petites îles essentiellement méconnues, d'îlots et d'archipels d'origine volcanique ou corallienne, de reliefs, de villages, de maisons de campagne sur pilotis et d'étendues de bleu intense et vert clair. Là-bas, où « l'air est fait d'un parfum sucré de vanille<sup>11</sup> » la nostalgie de ses deux patries, de la France métropolitaine et de la Russie de sa jeunesse, est encore plus forte mais, en revanche, de ce regard apparemment détaché, naîtra une réflexion attentive et discrète sur ce qui l'entoure, un compte-rendu de voyage, intéressant et timide, un témoignage de « l'inconnu par rapport au connu<sup>12</sup> » écrit premièrement en russe et adressé aux Russes, « des lecteurs aux antipodes<sup>13</sup> » ; puis auto-traduit en français, en 1964. C'est par ailleurs grâce à la traduction et à la pratique de l'auto-traduction que les ouvrages traversent les hémisphères, « voyagent » et passent les frontières d'un pays enrichissant d'autres littératures<sup>14</sup>. C'est ainsi, à partir des traductions et de ces croisements littéraires, qu'en général se sont fondées et développées de nouvelles traditions et formes littéraires, au point que le critique italien Gianfranco Folena dans son essai *Vulgariser et traduire* propose la célèbre devise « Au commencement était l'interprète<sup>15</sup> » pour souligner le rôle fondamental de toute traduction.

Dans cet important témoignage d'un séjour fait par la jeune auteure dans l'île la plus grande et la plus peuplée de la Polynésie française<sup>16</sup>, archipel appartenant à l'Océanie, le regard de l'écrivaine, détaché et aseptisé, examine minutieusement et « didactiquement » les mœurs du peuple maori et la richesse de leurs idiomes qui sont pour elle et pour ceux qui viennent d'ailleurs, qu'ils soient des Français, des Russes ou même des Polynésiens, « des chants inconnus<sup>17</sup> ». De fait, l'une des particularités de cet ouvrage, conformément à la poétique de l'écrivaine, est l'attention aux idiomes, à l'unicité et à l'étrangeté des langues. Dans toutes les îles de la Polynésie les indigènes

---

<sup>10</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 13-47, p. 22.

<sup>11</sup> Triolet E., *À Tahiti*, *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 57.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>13</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 13-47, p. 21.

<sup>14</sup> D'innombrables écrivains bilingues rédigent dans deux langues et quelquefois pratiquent l'auto-traduction en réécrivant certains de leurs ouvrages dans « l'autre langue », la langue acquise. Il s'agit d'auteurs qui ont marqué la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont tous écrit dans la langue française, même si leurs parcours et leurs expériences diffèrent. J'en mentionne ici quelques-uns entre autres, parmi les plus connus : le dramaturge franco-irlandais Samuel Becket, le franco-américain Julien Green, Milan Kundera, écrivain franco-tchèque, Vladimir Nabokov qui a auto-traduit son autobiographie anglaise en russe ; Nancy Huston, essayiste franco-canadienne, l'écrivain franco-grec Vassilis Alexakis.

<sup>15</sup> En latin « *In principio fuit interpretis* », Folena G., *Vulgariser et traduire*, Torino, Einaudi, 1991, p. 1. Cet essai de Folena intègre à l'origine les Actes de la Conférence de Trieste sur la traduction : *La traduzione. Saggi e studi*, Lint éditions, Trieste, 1973, p. 57-120.

<sup>16</sup> Aujourd'hui, la Polynésie Française est une des collectivités d'Outre-Mer (COM), territoires dotés d'une certaine autonomie administrative.

<sup>17</sup> Triolet E., *À Tahiti*, *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 54.



parlent français<sup>18</sup> ainsi que diverses langues autochtones, différentes du français : le tahitien, le marquisien, le paumotu, le mangarevien, entre autres. Ces dialectes sont regroupés sous le nom général de « reo ‘ma ‘ohi »<sup>19</sup>. Dans ces communautés, le français même, au cours des décennies et au fil des siècles, s’est enrichi de mots et expressions qui plongent leurs racines dans les cultures locales ou dans des emprunts à des interlocuteurs des villages voisins. En raison de cette multiplicité de langues, on ne se comprend pas entre les différents archipels et le visiteur ou le touriste venu d’un autre pays, lui non plus, ne peut pas comprendre les langues vernaculaires. Et pourtant Triolet, au milieu de ces descriptions, sans détours, ajoute : « ne pas oublier qu’eux, ils comprennent notre langue, c’est nous qui ne comprenons pas la leur<sup>20</sup>. » Dépositaire de l’histoire collective, des connaissances, des savoirs et des mythologies d’un peuple entier, sa langue révèle la pluralité de façons de percevoir, de communiquer et de donner un sens au monde. De même, l’auteure — observatrice aigüe — peint en mots des scènes qui la frappent<sup>21</sup> ; elle raconte les moments de la journée, les loisirs, les anecdotes de la vie quotidienne des habitants qu’elle apprend à connaître pendant un an. Elle écrit par exemple de la cuisine tahitienne simple et très savoureuse, à base de poisson<sup>22</sup>, de lait de coco, d’épices rares (telle la vanille) et de légumes cuits dans un four creusé dans le sol donnant un goût étonnant aux plats :

La cuisine se fait par terre, sur des pierres brûlantes. Chaque plat est enveloppé séparément dans des feuilles de bananier, l’ensemble encore une fois recouvert de plusieurs couches de feuilles de bananier. Par-là-dessus, un tas de chiffons humides et, pour faire tenir le tout, des pierres sur le sommet. Au bout de quelques heures, on ouvre ce four, on défait les feuilles et la nourriture est mise dans les assiettes. On m’a dit de manger avec les doigts, mais je ne l’ai pas voulu<sup>23</sup>.

Les phrases trioletiennes se présentent souvent comme des constatations de l’état des choses ; sa prose est directe et impartiale, sans fioritures, sans jugements de valeur, elle suit une démarche presque journalistique. De cette prose dépouillée, le critique littéraire formaliste Viktor Chklovski

---

<sup>18</sup> C’est à partir de 1840 que des colons français se sont installés à Tahiti.

<sup>19</sup> Le rapport de référence, pour sa complétude, sur les langues parlées dans la France métropolitaine et d’Outre-Mer a été rédigé en avril 1999 par le linguiste Bernard Cerquiglini, qui à l’époque était le directeur de l’Institut national de la langue française. Cerquiglini B., *Les langues de France*, Rapport au Ministère de l’Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication, 1999.

<sup>20</sup> Triolet E., *À Tahiti, Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 66.

<sup>21</sup> Je renvoie à l’article de M. Delranc Gaudric, « Tout tournait en colliers dans tes mains d’opéra », Centre aixois de recherches sur Aragon, Jean Arrouye éd., *Écrire et Voir. Aragon, Elsa Triolet et les arts visuels*, Aix-en-Provence, Publications de l’Université de Provence, 1991, p. 123-138.

<sup>22</sup> Les deux activités traditionnelles des Tahitiens sont la pêche et l’exploitation du *coprah* (huile de noix de coco séchée, utilisé aujourd’hui pour faire le *monoï*, favorisant le bronzage).

<sup>23</sup> Triolet E., *À Tahiti, Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 61.



(1893-1893) mentor, conseiller et lecteur attentif de l'écrivaine, dans un article paru en novembre 1925 écrit qu'elle est « nette comme la trace d'un pneu de bicyclette sur le sable<sup>24</sup> ». C'est une langue simple « immédiatement déchiffrable, au premier degré<sup>25</sup> », mais érudite et qui, grâce au bilinguisme de l'auteure, va à l'essentiel.

Ainsi, le lecteur occidental d'*À Tahiti* — en plongeant dans un univers nouveau fait de découvertes — réussit à se forger seul des idées, des points de vue et une vision des faits. Grâce à l'écrivaine-guide, il peut également raviver son regard et ses connaissances acquises. Mais, une fois de plus, la netteté de cette prose fortement descriptive cache quelque chose de plus profond : « plus un langage est net, plus ses racines vont profond dans le sol d'un pays<sup>26</sup> » écrit Elsa Triolet, comme si la langue toute seule<sup>27</sup> comme si la langue prenait une dimension autochtone, dans une terre nourrie de la complexité de la vie d'un peuple. Le livre *À Tahiti* tout entier repose sur une oscillation entre l'enchantement et le désagrément. D'un côté, il y a donc la fascination pour l'authenticité, la chaleur de vivre et la richesse incommensurable du peuple tahitien, « indicible » tant elle est immatérielle et enracinée en lui ; il y a la surprise face à son système social présupposant une organisation précise, face à son « ordre » se reflétant dans une disposition étudiée du plan de la ville avec ses maisons, sa place et ses rues<sup>28</sup>, et l'admiration pour les beautés du paysage. D'un autre côté, il y a le désenchantement d'Elsa Triolet à cause de l'indigence des conditions générales de vie et du délabrement des édifices, la circonspection à l'égard des étrangers<sup>29</sup> inconnus aux mœurs rudes, la peur de la nature tropicale, primitive et affreuse, et, parfois, même un sentiment de dégoût<sup>30</sup>. Dans l'évocation des conditions de vie précaire des autochtones émerge une critique implicite de l'expansion coloniale, s'enorgueillissant de sa mission « civilisatrice » auprès des peuples coloniaux, jugés barbares et pris dans une relation de dépendance à l'égard de leur métropole. Il est à remarquer, encore, que cette dualité entre

---

<sup>24</sup> Delranc Gaudric M., « L'accueil critique des premiers romans d'Elsa Triolet en Union Soviétique », *Recherches Croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 6, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, n°364/ diffusion : Les Belles Lettres, Paris, 1994, p. 15-35, p. 16.

<sup>25</sup> C'est Triolet elle-même qui réfléchit sur sa prose et la décrit dans *La Mise en Mots*. Triolet, *La Mise en mots*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>26</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, *op. cit.*, p. 13-47, p. 22.

<sup>27</sup> Je rappelle qu'il s'agit d'un roman auto-traduit du russe au français où Triolet, écrivaine déjà mûre, tente avec quelques difficultés de rendre certaines expressions figées russes et les « russicisms » en français. Cet ouvrage serait, pour ainsi dire, « métissé ».

<sup>28</sup> « Dans la ville même, il y a beaucoup de rues. Il y a aussi une place autour de laquelle sont disposés quelques bâtiments en pierre, la maison en bois de la reine Pomaré, “la police, la milice, bref, l'Institut des jeunes filles nobles” [note de l'auteur : “Expression quasi-proverbiale tirée d'une description de petite ville, dans une nouvelle de Tchekhov”]. C'est ici que se déroulent fêtes populaires et cérémonies patriotiques. » Triolet E., *À Tahiti*, *Œuvres Romanesques Croisées*, *op. cit.*, p. 50-143, p. 57.

<sup>29</sup> Même dans *Le Rendez-Vous des Étrangers*, à la page 17, Triolet se livre à la constatation d'un préjugé dont elle a souffert, une image stéréotypée de la femme étrangère : « une étrangère, cela n'inspire pas confiance ».

<sup>30</sup> À titre d'exemple, dans le chapitre intitulé *L'Océan paresseux*, l'écrivaine affirme : « Tout me dégoûte, même l'eau propre qui tombe de la douche ». Triolet E., *À Tahiti*, *Œuvres Romanesques Croisées*, *op. cit.*, p. 50-143, p. 166.



fascination et désenchantement, assez équilibrée, n'aboutit pas à un éloge mièvre de la beauté étrangère mais vise à poser en premier plan, et d'une façon contrastée, une réflexion sur l'altérité. Et pourtant, la dichotomie ne s'arrête pas là : elle inclut aussi la composante russe qui est forte au milieu du récit à travers les notations intertextuelles<sup>31</sup>, et, quelquefois, à travers les citations posées en exergue<sup>32</sup>. Il y a beaucoup de références, en effet, à la Russie natale et à la langue maternelle, à la vie et au climat, aux chansons et, en général, aux mœurs russes. Ce qui est accentué, ce sont donc les différences, entendues comme des spécificités identitaires, entre deux mondes et deux réalités, l'une russe et l'autre tahitienne. Ces différences sont présentées comme une ressource vivifiante : elles peuvent enrichir et mener à une hybridation, à une interpénétration entre les cultures. Dans un monde encore peu mondialisé, Elsa Triolet fait preuve d'un humanisme multiculturel et critique avant la lettre. La diversité des peuples, grâce à la sagesse et au choix du dialogue, peut être source d'un « humanisme tempéré », comme le suggérera en 1989 le sémiologue Todorov dans son ouvrage *Nous et les autres*, en s'appuyant – pour illustrer sa thèse – sur les réflexions de Montesquieu, de Rousseau, de Tocqueville, de Chateaubriand, de Péguy, entre autres<sup>33</sup>. Dans le cas d'Elsa Triolet, vis-à-vis de l'autre (qui est partout) s'instaure en effet une relation<sup>34</sup> de tolérance et d'empathie : des échanges relationnels et culturels enrichissants, positifs et fertiles, conduisant à l'appréciation de l'autre, à l'ouverture culturelle dans une société certainement aussi plus métissée. Les réflexions du chapitre de clôture d'*À Tahiti* ainsi que les larmes d'émotion de Triolet le montrent bien :

De toutes parts, on nous apporte des cadeaux : perles fines dorées, coquillages plats, nacrés, coquillages transparents de formes bizarres, plumes rouges, fines, et de je ne sais quels oiseaux des îles voisines, couronnes et chaînes de minuscules coquillages de couleur, chapeaux tressés, boîtes, éventails. Nous aussi nous donnons tout ce que nous avons : les coffres en bois de cèdre, des chaises pliantes, des couvertures. [...] Je

---

<sup>31</sup> Je me réfère aux expressions quasi-proverbiales russes, employées par des écrivains russes tels que Tchekhov, difficilement traduisibles pour Elsa Triolet (sinon dans une note de bas de page) comme celle citée ci-dessus : « “la police, la milice, bref, l'Institut des jeunes filles nobles”. C'est ici que se déroulent fêtes populaires et cérémonies patriotiques ». En outre, parfois l'écrivaine cite l'*abc* de Tolstoï, quelques vers de Maïakovski ou fait des références à son univers russe (à la « datcha » russe dans les alentours de Moscou, par exemple). Triolet E., *À Tahiti, Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 57.

<sup>32</sup> Le douzième chapitre de l'ouvrage, « André part », s'ouvre avec un extrait, mis en exergue, d'une chanson russe.

<sup>33</sup> Cf., Todorov T., *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, « La Couleur des idées », 1989.

<sup>34</sup> À cette hauteur, et à propos d'une « poétique de l'être » il est utile de rappeler la « philosophie de la Relation » du penseur martiniquais Édouard Glissant (1928-2011) selon laquelle les individus sont liés et reliés entre eux ; la relation à l'autre est définie donc comme la nécessité d'ouvrir le lieu de la subjectivité au lien, notamment à la relation, avec autrui.





commence à faire les bagages. Les visages sont tristes... Promesses de ne pas oublier, d'écrire<sup>35</sup>.

Et encore :

Le bateau avance, sort de l'eau verte et bleue et transparente jusqu'au fond et, par l'étroite passe du récif de corail, entre dans le grand océan gris.

Je pense que la veille cette terre une fois encore a tremblé, je regarde à en avoir dans les yeux des lames de rasoir, des larmes, je regarde l'île qui disparaît<sup>36</sup>.

Une fois de plus Elsa Triolet, grande lectrice de poésie<sup>37</sup> même si elle n'en écrit pas, emploie une image poétique et musicale : des « lames » pour traduire en images l'horizon, des « larmes » pour rendre une émotion du cœur et pour retenir pour toujours le souvenir de quelque chose d'indescriptible. Encore une fois, l'écriture conduit l'écrivaine dans les méandres de son intériorité.

Du début à la fin des pages d'*À Tahiti*, les âmes diverses et alloglottes de la capitale polynésienne jaillissent et portent le lecteur dans une terre très lointaine et peu explorée. À partir de la publication du volume, un aperçu nouveau du monde fait son apparition dans le panorama littéraire russe. Grâce aux remarques sociologiques et ethnologiques, les lecteurs sont en présence d'un ouvrage littéraire à vocation documentaire. En ce sens, le livre d'Elsa Triolet s'inscrit parfaitement dans le sillage d'une « littérature voyageuse », comme l'appelle Le Bris, d'« une littérature nouvelle, bruyante, colorée, métissée, qui dit le monde en train de naître<sup>38</sup> », un monde favorisant les valeurs démocratiques, la confrontation, le soutien, l'asile, la connaissance et l'aide mutuelle entre les gens. Au fil des trente chapitres qui composent *À Tahiti*, falaises et criques, longues plages de sable fin, blanc, à l'abri des récifs coralliens bariolés, végétation luxuriante, mangroves, plantations de bananes et de cannes à sucre transportent le lecteur dans ce coin de monde tropical. Si, de nos jours, l'axe principal de développement de ces archipels demeure le tourisme, il faut préciser que beaucoup d'attractions pour les occidentaux d'hier et d'aujourd'hui reposent sur ce patrimoine naturel, culturel et anthropologique exceptionnel. Dans les pages d'*À Tahiti* tous ces aspects sont saisis par l'écrivaine dans une période où la Polynésie n'était pas encore connue en tant que destination touristique. En ce sens, Elsa Triolet écrit :

---

<sup>35</sup> Triolet E., *À Tahiti, Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-143, p. 141.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>37</sup> On rappelle que Triolet a traduit une anthologie de poésie russe en français : *La Poésie russe. Anthologie*, Édition bilingue sous la direction d'Elsa Triolet, Paris, Seghers, 1965.

<sup>38</sup> Le Bris M., « Pour une littérature-monde en français », *Pour une littérature-monde*, op. cit., p. 23-53, p. 32.



Songez qu'alors Tahiti n'était pas un lieu de tourisme que l'on rejoint en avion directement de France, que d'y aller était encore une aventure, une ligne d'horizon atteinte, une rupture, l'isolement. Tant et tant de touristes n'avaient encore pas fait de Tahiti une autre Côte d'Azur, c'était encore une île lointaine, une étoile dans l'infini<sup>39</sup>.

À *Tahiti*, qui n'est pas un véritable roman, se compose d'épisodes et de récits de voyages, de réflexions sur l'exploration, d'histoires de rencontres qui font s'évader les lecteurs dans des lieux exotiques tout en restant chez eux. Parfois, les observations trioletiennes sont comme une sorte de vadémécum pour mettre en garde les visiteurs devant les problèmes éventuels, les inconvénients, pour les renseigner par avance, pour connaître ceux qu'on va rencontrer. Dans cette optique, les informations culturelles et les suggestions de l'auteure pourraient avoir encore aujourd'hui une influence déterminante pour quiconque. Depuis toujours, d'ailleurs, les indications et les idées véhiculées par les œuvres littéraires telles que les comptes rendus de voyage ou les carnets de route, éveillent la curiosité et l'émerveillement des lectrices et des lecteurs et contribuent en même temps à renouveler la littérature, en éclairant le présent. La connaissance et la rencontre d'autres cultures par le biais de la lecture est une expérience toujours vivifiante car elle est une source d'enrichissement et d'inspiration inépuisable. L'originalité du récit trioletien, qui plonge le lecteur russe dans des lieux tropicaux, réside dans le fait de donner à voir Tahiti à la Russie. Malgré la beauté paradisiaque de l'île et des alentours, Triolet (qui n'est pas la seule Russe à y vivre) n'est pas à l'aise. Son témoignage littéraire particulier et inédit veut combler, intentionnellement peut-être, une lacune dans la littérature de l'hexagone. À travers la représentation littéraire de cet ailleurs, qui enrichit les horizons culturels et linguistiques des lecteurs français, Triolet fait résonner les voix et les expériences de populations lointaines et donne à voir des lieux parfois méconnus, en témoignant ainsi d'une littérature engagée, capable de tisser des liens entre les diverses civilisations, ce qui s'inscrit pleinement dans la dynamique de la littérature-monde. Pour des Russes, là-bas où il n'y a pas de printemps et où il fait beau en hiver, la lumière est tellement forte qu'elle fait mal aux yeux, les nuits sont source d'angoisse et d'anxiété, prudence et circonspection ne suffisent jamais. À Tahiti, où règne un luxe multicolore et où il y a des fleurs étonnantes, vivre est pénible et toute chose est éclatante. Les espaces ouverts à perte de vue ne sont pas comparables à l'ouverture des métropoles européennes, de Paris, de Berlin, de Londres ou de son Moscou. La ville polynésienne impose une « vie de garnison<sup>40</sup> ». Deux modes de vie tellement éloignés l'un de l'autre y sont présentés... Même la narration des expressions et des regards curieux des autochtones, les descriptions de leurs coutumes, de leurs connaissances et leurs manières de vivre surprenantes, de

<sup>39</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 13-47, p. 21-22.

<sup>40</sup> Triolet E., *À Tahiti*, *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 50-43, p. 86.



manger, de s'amuser sont comme une fenêtre ouverte sur ce monde si lointain, petit royaume autosuffisant aux antipodes de la vie des Occidentaux. Dans le panorama des écrivains français du XXI<sup>e</sup> siècle Triolet s'illustre pour sa sensibilité *ante litteram* vers la question de l'altérité francophone. Le français d'écriture peut servir son propos : montrer le visage de l'Étranger. Ainsi le français écouté des polynésiens, « contaminé » par les parlers locaux, et en général, la richesse linguistique de l'Autre prônée par l'écrivaine, trouvent finalement place dans un roman. Comme l'écrit la spécialiste Chovrelat-Péchoux :

En dénationalisant la langue française, Triolet a préparé son lectorat à comprendre que la langue partagée peut devenir « un rendez-vous des étrangers », voire un « rendez-vous d'amour » qu'elle propose au lecteur par la grâce de la littérature<sup>41</sup>.

C'est pour cela qu'il faut reconnaître à Elsa Triolet le mérite d'avoir « nourri et enrichi » la littérature française « au point de la faire migrer dans des contrées et des intimités où elle n'aurait jamais pu entrer toute seule.<sup>42</sup> »

## 2. Le sentiment d'appartenance à un pays...

*[...] je regrette une patrie plus belle que toutes les patries de la terre, une patrie que je n'ai point vue et dont j'ai souvenir. Oh ! si je pouvais fendre les espaces à plein vol, j'irais...*  
*Les Proscrits*<sup>43</sup>, H. de Balzac

Or, que ce soit la narration d'un ailleurs exotique, fabuleux ou concret, qui intègre le genre littéraire du récit de voyage où l'auteur dépasse la description des lieux pour exprimer les sensations et les angoisses ressenties, ou le récit d'un *rendez-vous* cosmopolite et urbain qui préfigure des rencontres multiculturelles, les ouvrages d'Elsa Triolet font bourgeonner, en tout cas, les graines d'une « littérature voyageuse » réveillant l'intérêt du lecteur. Dans *Le Rendez-vous des étrangers*, roman déjà cité, la France, est perçue comme lieu de rencontre idéal pour les étrangers, lieu du rendez-vous, cosmopolite, accueillant, ouvert, moderne. C'est précisément cette idée qui marque le plus ce roman. En ce sens, la France et surtout Paris représentent pour Triolet une « Outre-France » métaphorique. Ce que nous appelons l'« Outre-France » de l'écrivaine Elsa Triolet peut être en effet entendue de deux manières : cette expression se réfère aux territoires de la France d'Outre-Mer qui comprennent les îles réparties dans les trois océans, les Caraïbes, l'océan Indien et le Pacifique ainsi

---

<sup>41</sup> Chovrelat-Péchoux G., « Une francophonie ouverte : Elsa Triolet par-delà les caricatures », *Lire Elsa Triolet aujourd'hui : à l'écoute du radar poésie*, Reims, PUR, 2017, p. 63-78, p. 77.

<sup>42</sup> Ben Jelloun T., « La cave de ma mémoire. Le toit de ma maison... », *Pour une littérature-monde, op. cit.*, p. 113-124, p. 120.

<sup>43</sup> Dans *Les Proscrits* de Balzac les héros sont des artistes, italiens et exilés de la patrie céleste qu'ils aspirent à retrouver ou à libérer.



que des régions en Amérique du Sud ; l'« Outre-France » prend aussi un sens figuré et se réfère à un pays<sup>44</sup> perçu comme un lieu hospitalier et riche d'opportunités pour les étrangers. L'« outre » du titre de cet article doit se lire dans ce double sens, littéraire et métaphorique à la fois.

Dans *Le Rendez-vous des étrangers*, la plume de la romancière relate une aventure parisienne, par moments très intense, douloureuse, pétrie d'Histoire et d'histoires. Mais la capitale de la France, tout comme la capitale polynésienne, se transforme quelquefois en terre lointaine car la nostalgie de la patrie et la difficulté à y être étranger sont toujours présentes.

En effet, si le sentiment d'appartenance à un pays était un poème, pour Elsa Triolet ce poème serait « Grenade », aubade mélancolique composée par le poète Mikhaïl Svetlov, publiée vers la fin d'août 1926 et mise en musique par Joseph Kosma, entre autres, comme le précise Triolet elle-même, qui l'a traduite pour la première fois du russe<sup>45</sup>. Entre histoire et folklore, cette ballade, issue d'une légende, relate l'histoire d'un jeune homme d'origine ukrainienne qui après avoir traversé la steppe au galop, s'éloigne de sa famille en poursuivant le rêve d'une terre libre, lointaine et fantastique où aller vivre et cultiver les champs. Cette contrée idéalisée est le royaume « mythique » de Grenade, dont il a appris l'existence dans un livre. Sur ce poème chanté par les protagonistes, Triolet bâtit son roman *Le Rendez-Vous des étrangers* dans lequel, à l'instar de maintes poésies de Louis Aragon « l'amour d'un être et celui d'une patrie se confondent<sup>46</sup> » et où l'on aime la patrie, comme les protagonistes l'aiment, d'un amour qui vient « du fond des rêves<sup>47</sup> ». Dans ce roman, la voix d'Elsa Triolet s'élève, donc, tout comme celle d'Aragon, pour célébrer son Paris-Grenade. Elle célèbre en particulier une ville qui ressemble à la Grenade d'avant 1492 (date de la conquête par les catholiques Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon), où vivaient ensemble les Juifs, les Arabes et les Européens. Ce Paris qu'Elsa Triolet aime, c'est le cœur de cette ville pour les étrangers et pour les dissidents : le Montparnasse des sans-milieus, des expatriés. Comme Aragon, elle aussi sait que « l'important n'[est] point de dire *France*, Ô *France*, mais d'aimer ce que la France est, ce que la France représente : la justice, la liberté, la vérité, le climat d'un bonheur et d'un héroïsme

---

<sup>44</sup> Ce pays, la France, est incarné par un quartier en particulier, celui de Montparnasse, particulièrement accueillant, favorable à l'intégration des étrangers.

<sup>45</sup> Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, op. cit., p. 6. Aujourd'hui on peut écouter facilement cette chanson tirée du roman d'Elsa Triolet et son célèbre refrain en la cherchant sur internet. Par elle, Aragon a connu ce poème de Svetlov et il en traite, dans le sillage du discours sur l'altérité, dans *Le Fou d'Elsa* (Meddeb A., « Le sublime dans *Le Fou d'Elsa*, entre Orient et Occident », *Poésie* 2012/3 n°141, p. 77 à 87, p. 80).

<sup>46</sup> Roy C., « Aragon », *Poésie* 45 n° 2, Paris, Éditions Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1945, p. 48.

<sup>47</sup> Dans ce passage il est intéressant de faire remarquer, à travers deux courtes réflexions tirées du roman, le parallélisme entre la ville de Paris (qui symbolise la patrie) et l'amour. Nous saisissons cette correspondance amour-patrie dans les citations suivantes : « Pourquoi, Paris, et tous ces gens qui y vivent, si elle n'y est pas ? » ; « L'amour était donc aussi fatal pour un être humain que la mort ? ». Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, op. cit., p. 53.



humain<sup>48</sup>. » Dans *Le Rendez-Vous des Étrangers*, c'est à travers de longues réflexions qu'Elsa Triolet fait connaître ses pensées et son dévouement patriotique.

Les réflexions sur l'amour sans réserve pour une patrie d'adoption « la patrie des autres » sont très sensibles. Même pour une patrie d'adoption, quand on est loin de la sienne, on peut donner sa vie, comme on peut le lire dans le passage suivant :

Pour une telle patrie, on peut risquer sa peau comme les autres, peut-être plus. [...] un homme ne peut quand même pas vivre sans sa patrie, en dehors d'elle... on ne peut pas donner plus qu'on ne possède : sa vie<sup>49</sup>.

À tel point que Triolet s'est elle-même engagée, en tant que Résistante<sup>50</sup>, pendant les années difficiles de l'Occupation.

Comme on l'a déjà vu, les romans trioletiens réfléchissent le vécu de l'écrivaine. Dans ses ouvrages, Triolet — convaincue que « la littérature ne se meut pas dans un champ séparé de l'Histoire<sup>51</sup> » — le rappelle avec une récurrence surprenante. « Le roman ressemble à son auteur comme une conséquence [...] roman et auteur font et subissent leur époque » précise l'auteure dans l'Ouverture des *Œuvres Romanesques Croisées*<sup>52</sup>. Et encore :

L'art du roman ressemble à celui de l'architecture. Ses buts et ses formes varient selon les besoins des hommes, selon les mœurs, les matériaux de construction. [...] Le roman, lui aussi, peut être prison, kiosque dans un parc, église, et il ne revient pas plus en arrière<sup>53</sup>.

Le lien très étroit entre événements, lieux et biographie traverse comme un fil rouge toute sa production littéraire. Pour Triolet, une patrie est « un territoire » qu'on connaît depuis sa naissance, donc très bien, parfaitement, tout comme son chez soi, tel est le cas de l'appartement des parents de Sacha, fils d'émigrés russes juifs, déportés pendant la Seconde Guerre mondiale :

Cet appartement de son enfance [...] était un peu chez lui. Une sorte de patrie, avec les secrets qu'il peut y avoir entre des lieux, des choses et l'homme qui a vécu ici, parmi elles, autrefois, dans son enfance...<sup>54</sup>.

---

<sup>48</sup> Roy C., « Aragon », *Poésie* 45 n°2, *op. cit.*, p. 49.

<sup>49</sup> Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>50</sup> Il est utile de rappeler que de cette période d'engagement Triolet témoignera dans le recueil de nouvelles qui attestent le mieux du climat de la Résistance : *Le premier accroc coûte deux cents francs* (1944) et la *Préface à la clandestinité* (1966), comme le montrent les biographies consacrées à l'écrivaine.

<sup>51</sup> Bouchardeau H., *Elsa Triolet. Écrivain*, Paris, Flammarion, 2000, p. 259.

<sup>52</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, *op. cit.*, p. 13-47, p. 45.

<sup>53</sup> *Ibid.*



De même, le quartier de Montparnasse, sur la rive gauche de la Seine, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, devient une sorte de patrie, un endroit si familier que la narratrice en remarque le moindre changement. En effet, cela s'aperçoit au moment où Triolet s'abandonne avec une pointe de nostalgie à cette affirmation : « Quand Montparnasse était encore quelque chose<sup>55</sup> ». Dans ce constat, la conjonction de subordination « quand » fait allusion à un temps imprécisé, corroboré par le précédent « autrefois<sup>56</sup> » suggérant une temporalité assez vague, un temps qui se situe sous le signe de l'indétermination, mais qui — d'une manière implicite — signifie que Montparnasse avait été « un petit monde » pour les intellectuels et les artistes qui le vivaient jour après jour et qui le connaissaient de mémoire. On ne connaît pas vraiment Paris, si l'on ne connaît pas Montparnasse. Englobé dans la capitale en 1860, ce quartier avait été pendant les Années Folles le cœur de la ville, la patrie des poètes, des peintres, des artistes libres et indépendants ayant comme « seule Patrie, l'Art<sup>57</sup> ». Connue pour être le lieu de rencontre de ceux qui ne se sentaient pas à leur place dans le monde, Montparnasse rassemblait alors ceux qui avaient, comme elle-même, « perdu leur place<sup>58</sup> », leur pays et leur irremplaçable langue, souligne l'écrivaine dans l'« Ouverture » des *ORC*, devenant le foyer des « sans-patrie » et des étrangers non conformistes. L'ambiance bohème du quartier est influencée par son origine : l'histoire veut que Montparnasse doive son nom, en effet, à un groupe d'étudiants de la Sorbonne qui au XVII<sup>e</sup> siècle se retrouvaient pour déclamer des vers sur le sommet d'une petite butte de la ville, à laquelle ils ont donné le nom de « Mont Parnasse », en référence au sanctuaire du Parnasse, vénéré dans la Grèce antique en tant que demeure d'Apollon et de ses Muses. Le Montparnasse des années 1920 a la vocation d'être un quartier unique avec un je ne sais quoi de particulier et d'indescriptible qu'Elsa Triolet arrive à saisir. Comme pour Olga, protagoniste du *Rendez-Vous des Étrangers*, Montparnasse était le seul endroit à Paris où l'écrivaine pouvait exister car elle « n'était pas seule à être seule<sup>59</sup> ». La fascination que Montparnasse exerce n'est pas uniquement due à ses célèbres cafés historiques (la Closerie des lilas, la Coupole, la Rotonde...), à ses ateliers et à ses musées mais aussi à un art de vivre ensemble, à des atmosphères et à un dynamisme cosmopolite qui ne laisse pas indifférent. Son charme et son unicité résident, comme la romancière l'écrit, dans cette pluralité de gens qui y vivent, dans « cette foule [...] dont la

---

<sup>54</sup> Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, op. cit., p. 70.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>56</sup> « Je l'ai bien connue, autrefois, à Montparnasse ». *Ibid.*

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>58</sup> Triolet E., « Ouverture », *Œuvres Romanesques Croisées*, op. cit., p. 13-47, p. 16.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 17.



caractéristique essentielle était le disparate, où chacun tenait à se distinguer de tous les autres<sup>60</sup> ». Le monde de Montparnasse, si hétéroclite, « formait une foule parfaitement homogène<sup>61</sup> ».

Les gens de Montparnasse formaient une sorte de Légion Étrangère qui n'avait aucun crime sur la conscience, autre que celui de se trouver loin de son pays, de son milieu, ou en rupture avec ce milieu... [...] c'étaient des pèlerins venus à Paris pour ce petit bout de boulevard où se font les peintres<sup>62</sup>.

L'expression « ce petit bout de boulevard », par où l'on entre dans la « zone franche » porte en soi l'idée d'ouverture, à la base du sens de l'hospitalité. Même le terme « pèlerin » employé par Elsa Triolet dérivant du latin *peregrinus* est emblématique : d'emblée, il signifie « étranger, celui qui est d'un autre pays » et qui, après un long chemin, habillé d'humilité, est accueilli par quelqu'un d'autre. Il peut être aussi l'expatrié ou l'exilé. L'acte du pèlerinage ramène au sentiment de piété et de pitié. Le pèlerin, être charitable qui connaît les difficultés et l'esprit de sacrifice, est tourné vers une destination sacrée, un lieu de dévotion. C'est là-bas qu'il va atteindre sa mission. De nouveau, les réflexions de l'écrivaine amènent le lecteur à la dimension humaine : qu'il s'agisse des pèlerins à Paris (où à Tahiti, dans l'autre bout du monde) c'est toujours le destin qui conduit les vies, et tout être humain, de quelque provenance géographique qu'il soit, est pèlerin sur la terre. Sa prose, sorte de promenade littéraire le long de différentes villes, promeut l'ouverture et l'accueil et se configure comme l'une des « voies à venir de l'humanisation<sup>63</sup> » : elle permet de connaître l'autre, de franchir les frontières, de s'interroger sur ses limites et sur la signification de la réciprocité.

À *Tahiti* et le *Rendez-Vous des Étrangers*, qui vont au-delà des frontières des récits classiques et « donn[ent] voix et visages à l'inconnu du monde<sup>64</sup> », déploient sous différentes formes un ensemble d'épisodes, de liaisons, d'événements différents, mais qui ont affaire avec la représentation de l'altérité culturelle et linguistique, avec la connaissance de soi et des autres. À des périodes où ces réflexions n'étaient pas courantes, ce sont des questions essentielles dans l'œuvre d'Elsa Triolet, qui ne cesse de s'interroger sur les sentiments d'étrangeté, d'enracinement, de déracinement, sur la liberté, la solitude et la nostalgie, ainsi que sur le sens d'appartenir à une patrie et/ou à un lieu. Les deux livres ainsi abordés sont unis par leur vocation à l'inclusion et à la relation, avançant les valeurs et les présupposés de la « littérature-monde » en langue française dont Elsa

---

<sup>60</sup> Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, op. cit., p. 20.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>63</sup> Chamoiseau P., « Sur la littérature-monde », *Multitudes* 2011/2 (n° 45), p. 190-191, p. 191.

<sup>64</sup> Citation tirée du manifeste *Pour une littérature-monde en français*, publié dans *Le Monde* le 16 mars 2007.



Triolet est une pionnière ignorée. La romancière, à l'imaginaire clairvoyant et éclairé, dessine une « Outre-France » qui va au-delà des démarcations terrestres et maritimes. Par le biais de ces deux récits célébrant la découverte et l'exploration et préfigurant une littérature voyageuse, elle enrichit la vision de la France, avec son "Outre-France" et son patrimoine culturel, linguistique, religieux et historique, mais aussi ses différentes cultures internes qui se moquent des frontières. L'"Outre-France" est sa France, proche et lointaine, étrange et familière, solitaire et solidaire, libre et accueillante pour laquelle la Résistante Elsa Triolet a combattu et mis sa vie en jeu.

## Bibliographie

### I. Œuvres d'Elsa Triolet

Triolet E., *Le Rendez-Vous des Étrangers*, Paris, Gallimard, 1956.

Triolet E., *Œuvres Romanesques Croisées*, tome I, Paris, Robert Laffont, 1964.

- « À Tahiti », p. 50-143.
- « Ouverture », p. 13-49.

Triolet E., *La Mise en mots*, Genève, Skira, « Les Sentiers de la création », 1969.

### II. Essais critiques et articles scientifiques

Bouchardeau H., *Elsa Triolet. Écrivain*, Paris, Flammarion, 2000.

Cerquiglini B., *Les langues de France*, Rapport au Ministère de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication, 1999.

Chamoiseau P., « Sur la littérature-monde », *Multitudes* 2011/2 (n° 45), p. 190-191.

Chovrelat-Péchoux G., « Une francophonie ouverte : Elsa Triolet par-delà les caricatures », *Lire Elsa Triolet aujourd'hui : à l'écoute du radar poésie*, Reims, PUR, 2017, p. 63-78.

Delranc-Gaudric M., « Tout tournait en colliers dans tes mains d'opéra », Éd. Jean Arrouye, Centre aixois de recherches sur Aragon, *Écrire et Voir. Aragon, Elsa Triolet et les arts visuels*, Éd. Jean Arrouye, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991, p. 123-138.

Delranc-Gaudric M., « L'accueil critique des premiers romans d'Elsa Triolet en Union Soviétique », *Recherches Croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 6, Besançon, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, n°364/ diffusion : Les Belles Lettres, Paris, 1994, p. 15-35.

Le Bris M., *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

Meddeb A., « Le sublime dans *Le Fou d'Elsa*, entre Orient et Occident », *Poésie* 2012/3 n°141, p. 77 à 87.





Roy C., « Aragon », *Poésie* 45 n°2, « Poètes d'aujourd'hui », Paris, Éditions Seghers, 1945.

Folena G., *Vulgariser et traduire*, Torino, Einaudi, 1991.

Todorov T., *La littérature en péril*, Paris, Seuil, 1989.

Todorov T., *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, « La Couleur des idées », 1989.

### **Notice biographique**

Enseignante titulaire dans un établissement de l'enseignement supérieur sicilien, Francesca Maniaci est actuellement doctorante à Paris-Sorbonne avec un projet de thèse portant sur la poétique de la création littéraire et sur l'écriture exhibée dans *La Comédie humaine* de Balzac. Elle a collaboré à des revues et a publié plusieurs articles scientifiques sur l'écrivaine Elsa Triolet, sur le poète Frédéric Jacques Temple et sur le poète Marc Chagall.